

FRANCE
MÉTROPOLE ET COLONIES

par A. DEMANGEON, A. CHOLLEY et CH. ROBEQUAIN

DEUXIÈME SÉRIE : COLONIES

ALBUM N° XX

L'AFRIQUE DU NORD : GENRES DE VIE ET PEUPLEMENT

NOUVELLE ÉDITION

LIBRAIRIE DE L'ENSEIGNEMENT

CAMILLE SAUTY, ÉDITEUR

11, RUE DE SÈVRES — PARIS (VI^e)

MCMXLII

L'AFRIQUE DU NORD

GENRES DE VIE ET PEUPLEMENT

LES conditions naturelles et les circonstances historiques valent à l'Afrique du Nord une grande diversité d'aspects régionaux. Mais elles déterminent aussi, par-dessus les frontières administratives, de nombreuses, lointaines et vivaces ressemblances. Beaucoup de problèmes (problèmes de l'eau,

de la colonisation, des transports, des débouchés) s'y posent en des termes peu différents et requièrent des solutions presque identiques. Dans l'économie du Maghreb, on peut suivre d'un bord à l'autre des traits d'une analogie évidente, et comme les mêmes rythmes de vie.

I

LES GENRES DE VIE

L'opposition entre sédentaires et nomades semble immémoriale dans la géographie du Maghreb. Dès avant la conquête romaine qui fit de la Tunisie et de l'Algérie orientale (Numidie) un des greniers à blé de l'Italie, et même avant l'arrivée des Phéniciens qui introduisirent peut-être l'arboriculture, les indigènes du Tell produisaient des céréales et étaient groupés en

villages. Quant aux nomades, il y en avait déjà parmi les Berbères, semble-t-il, dès les temps préhistoriques, avant l'importation du dromadaire au Sahara ; les invasions arabes n'ont fait qu'étendre leur domaine, leur conférant en même temps une dignité supérieure, et comme une empreinte de noblesse.

Le contraste entre ces deux genres de vie est éclatant dans

le désert. Les oasis sont peuplées de sédentaires cultivant, en de minuscules jardins clos de murs et ruisselant d'eaux vives, le palmier-dattier à l'ombre duquel poussent l'orge et le maïs, des légumes et une profusion d'arbres fruitiers. Ces populations, fortement métissées de sang noir, faisaient figure de serfs vis-à-vis des tribus nomades qui se prétendaient souvent les seules propriétaires, et dont les caravanes, autrefois véritables entreprises de pillage, aujourd'hui contrôlées et comme enrégimentées, assurent encore un modeste trafic entre les oasis du Sahara et de l'Atlas.

Les plaines et les plateaux steppiques n'offrent guère à l'activité humaine, outre la cueillette de l'alfa, que d'immenses terrains de parcours propres à l'élevage du mouton. Aussi sont-ils encore avant tout le domaine des nomades. Sur les Hauts-Plateaux algériens se déplacent ces tribus à grandes tentes coniques, groupées en douars, d'organisation aristocratique à régime de propriété collective, dont les chefs jadis imposaient tour à tour au Maghreb leur domination éphémère. Ces nomades, poussant devant eux leurs troupeaux de chevaux, chameaux, moutons et chèvres, remontent de l'Atlas saharien jusqu'au Tell, et parfois jusqu'au littoral même : ainsi les Ouled Naïl. A travers les steppes du Maroc oriental passent les Beni Guil qui quittent en hiver les oasis de Figuig pour la plaine d'Oudjda, puis reviennent sur le Dahra en été pour séjourner pendant les mois les plus chauds sur les pentes du Haut-Atlas oriental. Certains groupes humains ne pratiquent qu'un demi-nomadisme, se fixant chaque année quelque temps près des terres qu'ils mettent en culture.

Dans les massifs montagneux de l'Atlas saharien et surtout de l'Atlas marocain, on reconnaît tous les types de transition entre véritables nomades et sédentaires absolus. Des tribus paissent en été leurs troupeaux dans les forêts de cèdres du Moyen-Atlas, et descendent en hiver par étapes vers les plateaux de la Meseta ou même les plaines du Sebou. Les déplacements sont souvent de très faible ampleur, et le système de la transhumance est fréquemment adopté, n'entraînant que certains membres de la famille à la suite du troupeau. Très nombreux sont les villages

permanents dans l'Atlas marocain, où les champs d'orge et de blé et les villages aux cases serrées, en « nids de guêpes », montent jusqu'à plus de 1.200 m. le long des vallées ; mais la vie se concentre surtout en marge de la plaine, dans le « Dir », où l'irrigation permet la multiplication des jardins et des vergers.

Les sédentaires sont en grande majorité dans le Tell et les plaines littorales du Maroc atlantique. Groupés souvent en gros villages, ils possèdent des moutons et des chèvres, mais élèvent aussi des bovins dans les parties les plus humides : bassins de Guelma, de Tlemcen, plaines du Gharb et de la Chaouïa. Mais ce sont avant tout des cultivateurs dont les champs de céréales et de légumineuses, travaillés par une charrue très primitive ou même à la pioche, escaladent les pentes, soutenus ou non par des murettes. Les arbres fruitiers — olivier et fruitier surtout — sont l'objet de soins assidus, et leur culture est soumise à des rites d'origine immémoriale. Parmi ces communautés berbères, dont une apparence d'organisation démocratique dissimule mal la profonde anarchie, se perpétue un amour jaloux de la propriété individuelle.

Pour la détermination des nomades et des sédentaires, l'habitation n'est pas un témoignage sûr. La tente peut devenir parfois demeure fixe ; ainsi aux confins méridionaux du Tell algérien, ou dans la steppe de Kairouan. Il existe ailleurs des abris rudimentaires, d'édification rapide et peu onéreuse, qui sont souvent occupés par des populations semi-nomades, dont les unes ont abandonné la tente, dont les autres continuent à l'habiter en été : ce sont les « gourbis » en Algérie et en Tunisie, les « mechta » et les « nouala » au Maroc, cases ou huttes de types très divers, en pierres sèches ou maçonnées, en pisé, en branchages, ou même en paille et roseaux seulement ; ils couvrent une grande partie du Tell, se mélangeant avec la tente au sud, avec la véritable maison au nord. Celle-ci n'est pas davantage construite sur un modèle unique : la maison au toit de tuiles à deux pans, basse et exiguë, est surtout celle des Kabyles, alors que le toit plat de rondins et branchages recouverts de terre est fréquent dans l'Atlas

marocain ; les maisons à terrasse abondent en d'autres régions du Tell, dans le Maroc atlantique, dans le Sahel tunisien et les oasis sahariennes, dans l'Aurès où elles s'étagent en rangs serrés, au-dessus des palmeraies, exposant au soleil leurs « guelaa » béantes où sèchent les dattes et les grains. L'insécurité, autrefois chronique, et qui explique le tassement des villages, a multiplié parfois les bâtiments fortifiés, comme les « tighremt » et les « kas-

bah » de l'Atlas ; les pittoresques « ghorfas » de Médénine ne sont que les greniers de populations nomades. Ces précautions défensives restent un persistant témoignage de besoins disparus. Avec les progrès de la colonisation européenne et l'avènement d'une tranquillité générale, les groupes humains tendent à se fixer : la tente recule constamment devant le gourbi, et celui-ci fait place à la maison.

II

LA COLONISATION EUROPÉENNE ET L'ÉVOLUTION RURALE

C'est à la colonisation européenne que le Maghreb doit son magnifique essor agricole, qui s'est manifesté à la fois par la conquête de terres jusqu'alors en friche, et par l'introduction de cultures nouvelles. Trouvant les vallées et les basses pentes des massifs telliens exploitées déjà par une population indigène nombreuse, les Européens ont porté leurs efforts sur les plaines qui, mal drainées ou au contraire trop sèches, restaient incultes et presque désertes. La transformation la plus remarquable est sans doute celle des plaines littorales de l'Algérie et de la Tunisie. Entre toutes, la Mitidja, jadis malsaine et délaissée, présente le spectacle d'une évolution merveilleuse, avec ses villages prospères et le semis de ses grosses fermes à toit rouge, ses vergers d'orangers et de mandariniers, ses champs de céréales et de plantes à parfum, les rangées des vignes couvrant les anciens marécages. L'immigration des colons s'est traduite par une extension rapide des céréales sur les sols limoneux du Maroc atlantique, et, grâce au dry-farming, dans certains bassins intérieurs plus secs (plaines du Kef et de Dakhla en Tunisie septentrionale, de Sersou et de Sétif en Algérie). C'est à leur initiative, orientant la main-d'œuvre indigène, qu'on doit la renaissance du Sahel tunisien, transfiguré par la multiplication des oliveraies qu'avaient saccagées les inva-

sions arabes : du cap Bon au golfe de Gabès, c'est l'olivier qui est l'élément essentiel du paysage, couvrant de son feuillage grisâtre la plaine et les collines ravinées du littoral.

Tandis que se développaient les productions traditionnelles, l'Algérie devenait maîtresse de ressources nouvelles, destinées à l'exportation : le blé dur et l'orge restent généralement des céréales indigènes, mais les cultures de blé tendre, d'agrumes, de primeurs, et surtout de vignes, s'étendent dans les terres récemment gagnées. Cette transformation est due non seulement à la ténacité des colons, mais aussi aux travaux d'hydraulique agricole. En effet, les pluies, dans le Tell même, sont très irrégulières, et la sécheresse y compromet fréquemment les récoltes. A notre arrivée dans le Maghreb, les indigènes savaient déjà irriguer leurs champs par divers procédés ingénieux ; la recherche et la distribution de l'eau, eau souterraine captée par des puits et de profondes galeries, eau des ouadi répartie par des norias ou des canaux (« seguias »), étaient déjà la grande affaire des populations. Par le forage de puits artésiens, par l'établissement de nouvelles dérivations et parfois aussi par la construction de grands barrages ont été accrues les quantités d'eau disponibles pour la culture.

Dans les plaines et jusque sur les hauts-plateaux, la pratique du dry-farming et l'emploi de charrues puissantes et d'engrais permettent d'obtenir des rendements bien supérieurs à ceux de l'exploitation indigène. On s'attache cependant à maintenir un équilibre judicieux entre l'agriculture et l'élevage : c'est aussi de la

multiplication des points d'eau permanents sur les hauts-plateaux, par la cimentation des cuvettes naturelles, qu'on attend le développement régulier du troupeau ovin, souvent décimé par les sécheresses (10 millions de moutons en Algérie en 1887, 5 millions en 1927).

III

LE PEUPEMENT ET LES VILLES

L'enrichissement du Maghreb a suscité un accroissement considérable de la population, qui dépasse aujourd'hui *dix-sept millions*, pour les trois pays. On compte en moyenne un Européen pour dix indigènes, mais cette moyenne est plus élevée en Algérie, occupée plus tôt, qu'en Tunisie et surtout qu'au Maroc. Parmi les Européens, la plupart des étrangers sont devenus français par le jeu automatique des naturalisations. Quant aux Français d'origine, ils sont issus surtout des provinces méridionales de la métropole, et constituent la classe dirigeante ; les Italiens sont surtout nombreux dans la Tunisie du Nord-Est, les Espagnols dans la province algérienne d'Oran. Tous ces immigrants, nés pour la plupart dans le pays — en Algérie au moins — composent un peuple nouveau, aventureux et énergique, de culture française, mais passionnément attaché à sa nouvelle patrie.

Le Maghreb reste d'ailleurs fort inégalement peuplé. La densité humaine est généralement de 1 à 10 au km² dans les steppes, de 10 à 100 dans la zone littorale ; elle dépasse même ce dernier chiffre en certains massifs telliens (233 dans la commune mixte du Djurdjura). La Kabylie est un foyer d'émigration intense non seulement vers la France, où l'on compte environ 500.000 Kabyles, mais aussi vers les villes du Tell.

En effet, cette multiplication des hommes n'a pas seulement profité aux campagnes, elle a favorisé l'épanouissement des villes,

qu'entravait auparavant l'insécurité. Celles-ci n'étaient pas inconnues du Maghreb. Dans le désert même, la concentration des sédentaires autour des rares points d'eau donne un aspect véritablement urbain aux grosses agglomérations des oasis (Gabès, Biskra, Ghardaïa, Figuig), animées par le trafic des caravanes.

Mais c'est au delà des plateaux steppiques et de l'Atlas, à l'approche du Tell et des plaines côtières, qu'apparaissent les premières grandes villes. Si le marché, le « souk », se tient encore souvent en pleine campagne, c'est dans cette région qu'ont grandi les plus célèbres capitales du Maghreb, celles où subsistent les plus beaux monuments de l'architecture arabe, celles d'où a rayonné parmi les Berbères la civilisation des conquérants en même temps que la religion du Coran ; elles regardaient plutôt vers l'intérieur que vers les côtes, où seuls mouillaient alors les bateaux des corsaires. Ainsi Kairouan, fondée au VII^e siècle par l'émir Okba sur la marge du pays berbère, fut une grande métropole religieuse et intellectuelle ; elle est aujourd'hui et depuis longtemps déchuë, et, bien que peuplée encore d'une aristocratie orgueilleuse, apparaît souvent comme un grand village, animé le soir par la rentrée des troupeaux. Constantine, l'ancienne Cirta, la fière citadelle berbère pittoresquement juchée sur un éperon calcaire, à 650 mètres d'altitude, ne connut pas une renommée aussi large ; mais la colonisation des hautes plaines environnantes

lui a valu de nos jours un essor rapide. Dans l'Algérie occidentale, Tlemcen fut au XIV^e siècle, sous la dynastie mérinide, alors prépondérante dans le Maghreb, un foyer de culture musulmane ; dans son cadre aimable de vergers, profitant de ses relations faciles avec le Maroc et les steppes méridionales, elle reste le centre commercial d'une petite région irriguée et prospère. C'est encore à des nœuds de communications routières que se sont fixées les grandes et vieilles cités du Maroc intérieur. Au sud, Marrakech (190.000 habitants), la métropole des Berbères Chleuh, fondée au XI^e siècle par les Almoravides au débouché des pistes qui convergent du Sahara occidental à travers les cols de l'Atlas, offre le contraste unique et splendide de sa palmeraie cernant la ville rose et des cimes neigeuses ; elle reste très vivante, avec ses quartiers grouillant de bêtes et de gens, et ses marchés bruyants où se coudoient toutes les tribus du Maroc méridional. Très différentes d'elle, Meknès et Fès sont établies à la croisée des voies qui mènent vers les oasis du Tafilelt, vers Tanger et Rabat, vers le Maroc oriental et l'Algérie par la trouée de Taza. Meknès, ancienne résidence des sultans, voisine de Moulay-Idriss, est éclipsée par Fès (144.000 habitants), capitale de l'Islam au Maroc, réputée pour la science de ses docteurs et l'habileté de ses commerçants : tandis que Fès el Djedid (la ville neuve) est assise sur le plateau, la Medina (Fès el Bali, la vieille) entasse sur les pentes du ravin ses maisons aux murs aveugles enfermant de frais jardins où murmurent les eaux vives, ses « fondouk » poussiéreux et bondés de marchandises, ses échoppes et ses ateliers obscurs, desservis par des ruelles tortueuses. La colonisation européenne a déterminé la croissance, à l'intérieur du Maghreb, de marchés régionaux actifs, comme Sétif, Mascara, Sidi-bel-Abbès, Oudjda.

Mais ce sont les villes côtières qui ont connu l'essor le plus rapide. Par elles, en effet, le Maghreb, que la conquête musulmane, puis la domination turque avaient isolé pendant de longs siècles, a repris contact avec l'extérieur et participe de plus en plus étroitement à la vie mondiale. Presque toutes les grandes cités du Maghreb sont aujourd'hui des ports, et elles groupent une proportion considérable de sa population blanche ; leur aménagement,

sur ce littoral généralement répulsif, a d'ailleurs exigé de grands travaux. Tunis (220.000 habitants, dont 99.000 Européens), établie non loin d'Utique et de Carthage, dans une situation propice aux capitales, a profité du déclin de Kairouan depuis le moyen âge ; par son port, débouché du Haut-Tell tunisien, se font en outre les trois quarts des importations de la Tunisie. Alger, vieille capitale turque, dont un flot voisin de la côte avait permis de faire un réduit de corsaires, est devenue la cité la plus peuplée du Maghreb (30.000 habitants en 1830 ; 252.000 en 1936, dont 176.000 Européens) ; la ville indigène, la « kasbah », pose sur un éperon du Sahel la tache éclatante « comme un burnous » de ses maisons blanches et de ses palais arabes, que relie un lacis pittoresque de ruelles grimpantes ; la ville française, bien construite, aérée par de larges avenues et de somptueux jardins, s'allonge autour de la vaste baie, en arrière de quais qui dominent l'animation du port. Celui-ci rayonne profondément sur l'arrière-pays, c'est en même temps un grand port de voyageurs et un port d'escale international. Pour le trafic des marchandises, Alger est dépassé par Oran (195.000 habitants, dont 148.000 Européens) dont les faubourgs populeux s'étirent dans un paysage plus âpre au pied de la vieille forteresse espagnole de Santa Cruz, en avant de la grande sebkha : port très bien outillé, qui profite de l'essor agricole de son arrière-pays, et deviendra sans doute aussi le port du Maroc oriental. Mais c'est le Maroc qui offre l'exemple de croissance urbaine le plus remarquable du Maghreb. Bourgade encore au début de ce siècle, Casablanca est devenue, grâce à sa position centrale, et surtout aux circonstances historiques de l'intervention française, une ville de 258.000 habitants (73.000 Européens, soit 32 % de la population européenne du Maroc). Grand port de voyageurs et de marchandises, disposant du fret abondant des phosphates, et faisant les 8/10 du commerce extérieur du Maroc, « Casa » est la capitale économique de ce pays, et sa fonction industrielle ne peut manquer de grandir. Plusieurs autres ports, de trafic plus strictement régional, s'échelonnent sur les côtes du Maghreb français : au Maroc, Mogador, Mazagan, Safi, Rabat (115.000 habitants) qui est la capitale administrative du

Protectorat ; en Algérie, Mostaganem, Bougie, le havre le moins mauvais de ce littoral inhospitalier, Philippeville et Bône (83.000 habitants), grand port d'exportations minières ; en Tunisie, Bizerte,

au bord d'une rade profonde et au débouché du canal de Sicile, Sousse et Sfax, sur la côte du Sahel, qui expédient huiles d'olive et phosphates.

IV

L'ÉCONOMIE DU MAGHREB

L'activité de ses ports est un fidèle reflet de l'économie du Maghreb. Elle repose avant tout sur l'agriculture. La très grande majorité des habitants sont occupés aux travaux de la terre ou à l'élevage ; les principales exportations de la péninsule sont les céréales (surtout le blé tendre, l'orge et le maïs), les vins et les primeurs, l'huile d'olive, l'alfa, les moutons sur pied, les peaux, les laines et les œufs. Cette simple énumération révèle les effets de l'intervention française sur la mise en valeur du sol.

Le sous-sol lui aussi livre aujourd'hui ses richesses. Les plus considérables, ce sont les phosphates, extraits de couches tertiaires qui traversent tout le Maghreb. Grâce aux riches gisements de Metlaoui et Gafsa, découverts en 1885 par Philippe Thomas, la Tunisie est le deuxième producteur de phosphates du monde (après les États-Unis) ; le Maroc semble avoir des réserves énormes dans le bassin de Kourigha, et ses exportations, au bout de quelques années seulement, dépassent déjà celles de l'Algérie (gisements de Tebessa). Mais c'est l'Algérie qui vend le plus de minerais de fer, provenant surtout de l'Ouenza et de Bou Kadra, à proximité de la frontière tunisienne ; d'autres sont exploités dans le Tell tunisien.

Ces ressources minières ne sont pas seulement exportées vers la France, elles entretiennent des courants commerciaux avec certains pays étrangers, comme l'Angleterre, favorisant ainsi l'intégration du Maghreb dans l'économie mondiale. Mais la pénurie de combustibles et l'irrégularité des cours d'eau entravent

le développement de grandes industries de transformation. Si l'on excepte quelques cimenteries, briqueteries, fabriques de produits chimiques et de denrées alimentaires, l'industrie du Maghreb reste dispersée en une poussière de petits ateliers, souvent familiaux (orfèvrerie, travail de cuivre, ébénisterie, cuirs ouvragés, tapis et couvertures de laine). Le Maghreb semble destiné à rester longtemps un grand fournisseur de matières premières pour l'Europe occidentale.

Son essor n'eût pas été possible sans l'établissement d'un réseau moderne de communications. La structure et le relief font en effet du Maghreb un pays compartimenté à l'extrême, et les cours d'eau, trop capricieux, ne sauraient entretenir les liaisons nécessaires. Elles sont assurées surtout aujourd'hui par la voie ferrée. La pièce maîtresse du réseau, c'est le grand tronc qui conduit de Casablanca à Tunis, par Fès, Oran et Alger. Sur cette voie se greffent plusieurs lignes perpendiculaires (Casablanca-Marrakech, Oran-Kenadza, Alger-Djelfa, Philippeville-Touggourt, Tunis-Tebessa, Tunis-Gabès avec ses embranchements de Sousse-Tozeur et Sfax-Gafsa). Elles ont été entreprises pour l'exploitation des ressources de l'intérieur, et surtout des mines ; certaines d'entre elles, traversant l'Atlas saharien, sont relayées par des pistes accessibles à l'automobile et conduisant, à travers le désert, jusqu'au Niger et à nos colonies de l'Afrique occidentale. Le chemin de fer transsaharien prolongera la voie déjà construite d'Oudjda à Colomb-Béchar.



F.M.C. XX - 3

CLICHÉ RESIDENCE GÉNÉRALE MAROC

MAROC : AIN LEUH, UN DOUAR

MAROC : AÏN LEUH

Les tentes des nomades et des semi-nomades se disposent en un cercle appelé « douar », qui est encore souvent, chez ces populations, la véritable unité administrative. Le troupeau (ici moutons et quelques chèvres), principale richesse, est rassemblé au centre pour le repos et pour la nuit. Remarquer les dimensions des tentes et leur forme en carène de bateau, surtout fréquente au Maroc.





F.M.C. XX - 5

CLICHE DIRECTION AGRICULTURE MAROC

MAROC : LABOURS INDIGÈNES

MAROC : LABOURS INDIGENES.

Les indigènes utilisent une charrue rudimentaire, sans coutre ni versoir, qui ne fait qu'écorcher le sol, dont ils n'obtiennent qu'un rendement très médiocre (5 à 6 quintaux à l'hectare). L'attelage accouple souvent un bœuf et un âne. Au second plan, « mechtas » aux murs crépis et au toit de chaume, et huttes coniques ou « noualas ».





F.M.C. XX - 6

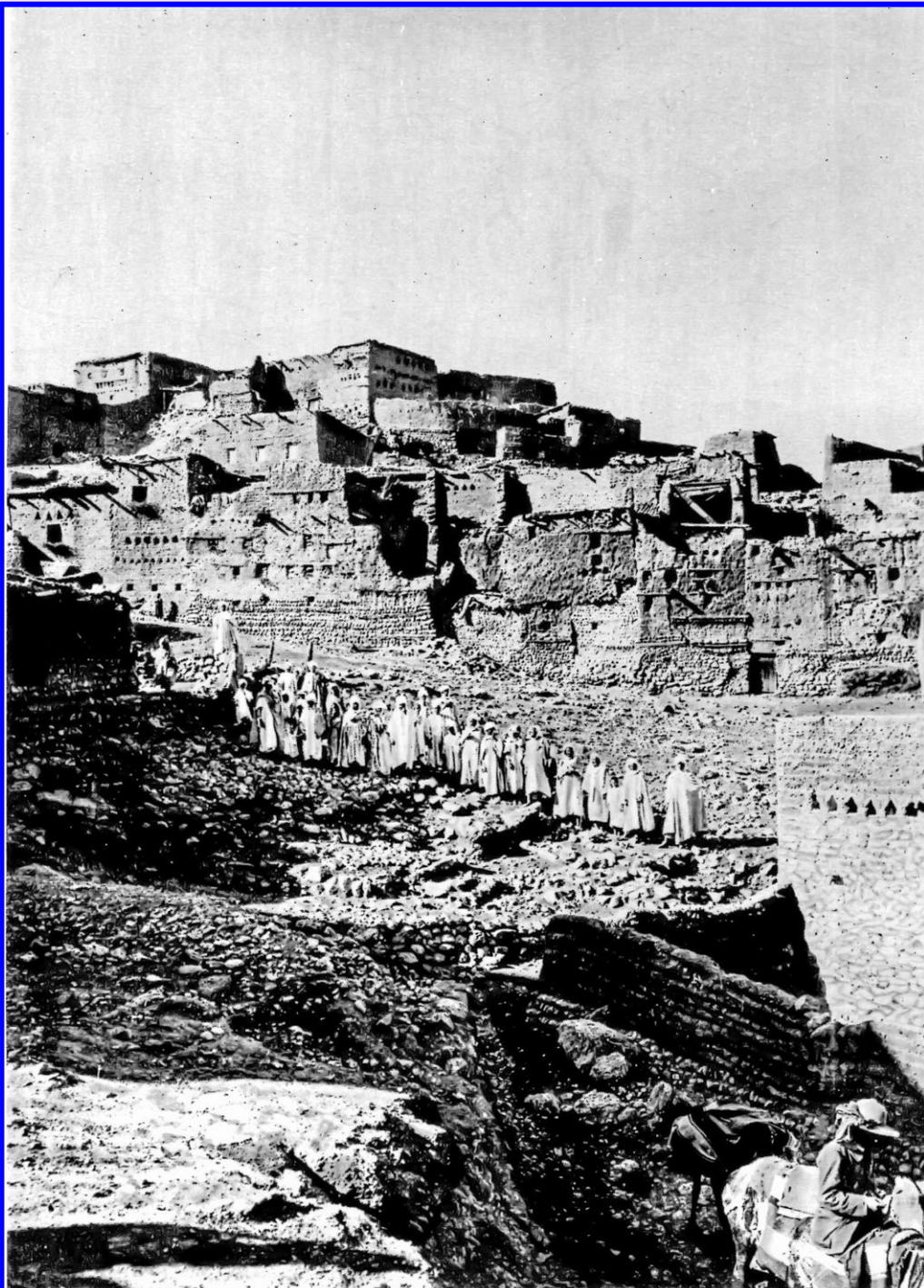
CLICHE FELIX

ASNI ET L'ATLAS

ASNI ET L'ATLAS.

Asni est située à 75 km, au sud de Marrakech, au pied du Haut-Atlas, sur la route du Sous. Les maisons basses, aux murs de pisé, au toit plat en branchages couverts de terre, aux fenêtres étroites, s'étagent sur la pente, dominées par la kasbah du cheikh. Au premier plan, palmiers nains et champs. Dans le fond, les cimes enneigées de l'Atlas.





F.M.C. XX - 7

CLICHÉ OFALAC

AURÈS : BENT SOUIK

AURÈS : BENI SOUIK.

Beni Souik est l'un des plus gros villages de l'Aurès, situé dans la vallée de l'oued Abdi. Les Berbères Chaouïa, qui occupent ce massif épais, habitent des agglomérations fortifiées, aux maisons à terrasse étroitement superposées, aux murs de pierres et de pisé. Ces villages, établis sur les âpres versants, dominent les palmeraies de la vallée.





F.M.C. XX - 13

CLICHÉ RÉSIDENCE GÉNÉRALE MAROC

SIDI DJELLIL, A L'EST DE FES : LE SOUK

SIDI DJELLIL, à l'est de Fès : Le souk.

Les marchés indigènes, ou « souk », se tiennent généralement à dates fixes, en pleine campagne, dans un lieu désert les autres jours. Sidi Djellil est située sur la route et le chemin de fer de Fès à Taza. Son souk est fréquenté par diverses tribus berbères du Moyen-Atlas et du Rif. Au premier plan, emplacement des bouchers. D'autres marchands sont installés sous les tentes.





F.M.C. XX - 14

CLICHE OFFICE PROTECTORAT MAROC

MARRAKECH : PLACE DJEMAA EL FNA

MARRAKECH : Place Djemaa el Fna.

La place Djemaa el Fna, où l'on exposait jadis les têtes des rebelles est à Marrakech le centre du négoce. Une foule grouillante, de types physiques et de costumes très divers, y échange les produits de la plaine, de l'Atlas et des oasis sahariennes. Les baladins, les sorciers, les danseurs réunissent autour d'eux des cercles de curieux. Au fond, à gauche, la tour de la Koutoubia, de 68 m. de haut, construite aux XII^e et XIII^e siècles, en pierres roses émaillées de faïences turquoises.





F.M.C. XX - 15

FÈS, VUE GÉNÉRALE

FÈS. Vue générale.

Les maisons de Fès el Bali, parmi lesquelles s'érigent les minarets des célèbres mosquées, ruissellent sur les versants de l'oued Fès, dont les eaux abondantes, captées à l'amont de la ville, sont réparties par canaux dans tous les quartiers.

La capitale est entourée d'une somptueuse ceinture de jardins et d'olivettes, dont la verdure contraste avec les teintes fauves des collines avoisinantes.

Au premier plan, derrière les agaves et les oliviers, enceinte à demi ruinée, dont on aperçoit encore les vestiges sur la colline, de l'autre côté de la ville.





F.M.C. XX - 18

CLICHÉ J. BLACHE

RABAT ET L'EMBOUCHURE DU BOU REGREG

RABAT ET L'EMBOUCHURE DU BOU REGREG.

Rabat fut fondée au XII^e siècle par les sultans almohades, mais sa prospérité est due à l'arrivée des Maures chassés d'Espagne au début du XVII^e Siècle.

A gauche, tache blanche de la cité indigène ; les quartiers modernes, dominant la mer, s'étendent en dehors de la photographie. Au centre, la kasbah des Oudaïa, sur un éperon rocheux. Sur la rive gauche du Bou Regreg, terre-plein du port, en voie d'amélioration. Au premier plan, à gauche, minaret inachevé et colonnades de l'ancienne mosquée Hassan (XII^e-XIII^e siècles). On aperçoit à droite les premières maisons de Salé, cité plus ancienne que Rabat et longtemps sa rivale.





F.M.C. XX - 19

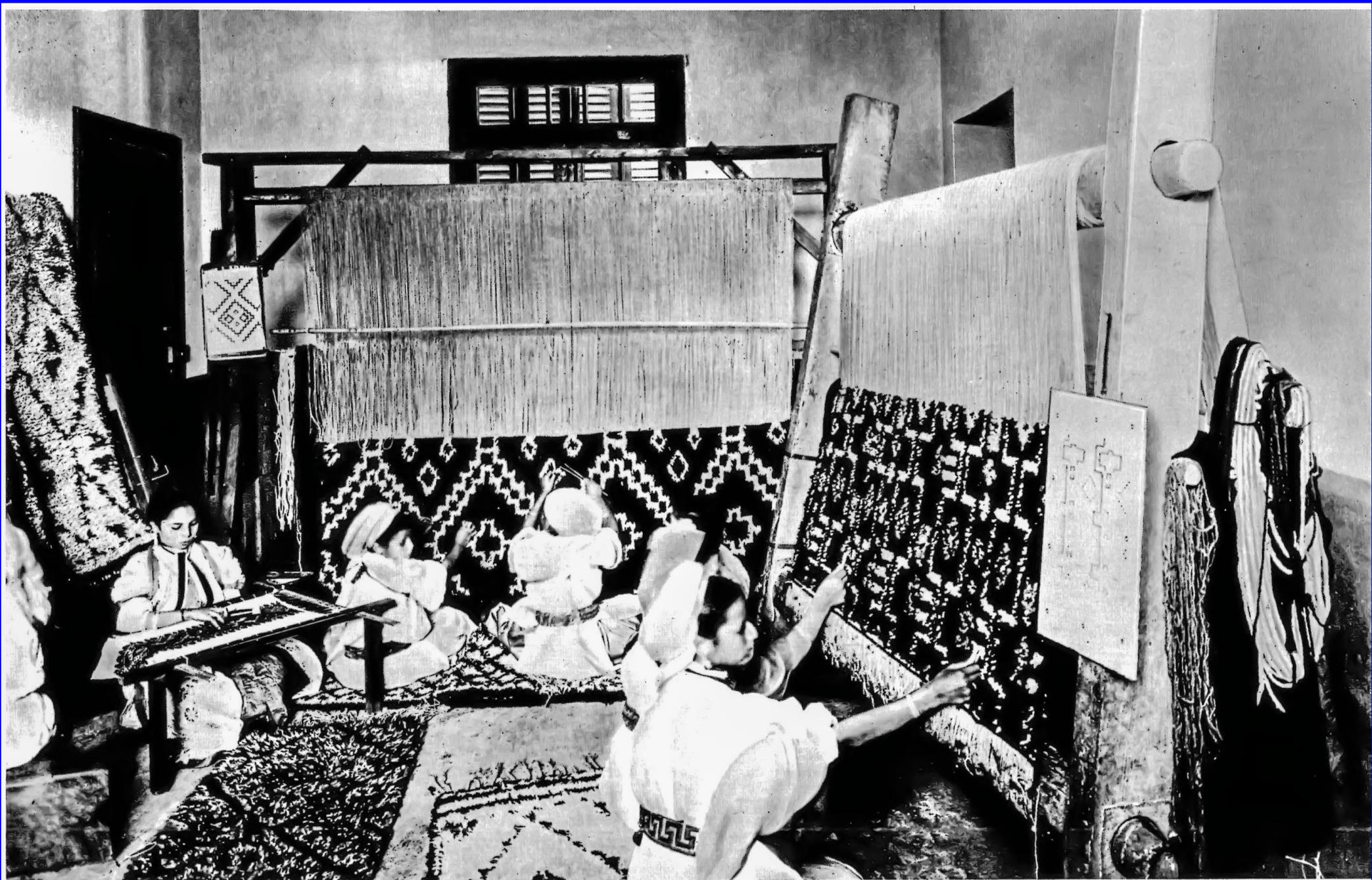
CLICHÉ OFFICE CHÉRIFIEN DES PHOSPHATES

MAROC : KOURIGHA, CRIBLAGE DES PHOSPHATES

MAROC : KOURIGHA, Criblage des phosphates.

Les couches de phosphates de Kourigha (à 140 km. De Casablanca vers le sud-est) sont parmi les plus riches du monde par leur puissance et leur teneur. Elles sont exploitées depuis 1923. Le phosphate est séparé par criblage des terrains stériles, puis séché dans des fours ou au soleil. Kourigha est reliée par voie ferrée au port de Casablanca. Les phosphates sont utilisés au Maroc même, ou exportés, vers l'Europe occidentale surtout.





F.M.C. XX - 20

CLICHE OFFICE PROTECTORAT MAROC

MAROC : SEFROU, ATELIER DE TAPIS

MAROC : SEFROU, Atelier de tapis.

La fabrication des tapis de laine est une des premières industries marocaines travaillant pour l'exportation. Elle reste presque exclusivement familiale. Sefrou est une petite ville située au sud-est de Fès, peuplée surtout d'Israélites.





[Retour page d'accueil](#)